Lettres à mes sœurs

Fawzia Koofi

Lettres à mes sœurs

Avec la collaboration de Noor Zaheer
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Cyrille Rivallan

Michel Lafon

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2025
14 boulevard de la Madeleine – CS 62204
75373 Paris Cedex 08

www.michel-lafon.com

Dédicace

Exergue

PROLOGUE

UN LIEU SÛR ET UNE IMPASSE

Il est tard et le calme règne. Je me tiens au bord d'un ruisseau à l'heure où le soleil se couche, et l'eau reflète ses couleurs orangées et mordorées. L'air que je respire n'a pas la fraîcheur de celui de la montagne. On n'entend pas le vent bruisser dans les feuillages ni le courant glouglouter ou gargouiller. Les cailloux qui recouvrent le lit du ruisseau n'affichent pas toutes les nuances de gris, mais les rayons du soleil dessinent des arcs-en-ciel sur les pierres à travers l'eau qui s'écoule. Il s'agit d'un cours d'eau tranquille, qui ne se précipite pas pour suivre son chemin et ne provoque pas de vagues. Mais le plus important, pour moi, c'est que ce courant ne me parle pas. Il se contente de couler, à l'image de la vie qui passe, divisant le temps en heures, jours, semaines, mois et années qui restent à vivre.

Je me trouve actuellement dans la cour des logements provisoires fournis par le gouvernement britannique. Lorsque les Qataris ont négocié avec les talibans pour me faire évacuer de Kaboul à Doha, je ne pensais m'éloigner de mon pays natal que quelques semaines, le temps que le calme revienne – les forces américaines avaient quitté le pays, et toutes les troupes étrangères avec elles. Je me disais que les Afghans prendraient la mesure de la situation, et

qu'un processus politique serait négocié avec les talibans. Tous ceux qui se souciaient de l'avenir de l'Afghanistan prendraient alors part à la constitution d'un gouvernement provisoire, qui initierait à son tour un processus visant à établir un gouvernement fondé sur la volonté du peuple.

Je m'étais toujours dit que je serais la dernière à quitter l'Afghanistan. Pourquoi quitter le pays ? J'adorais ma patrie. D'aussi loin que je me souvienne, j'avais toujours travaillé pour son bien. Et à ma connaissance, je n'avais jamais fait de mal à personne. Pourquoi devrais-je choisir entre la terre de mes ancêtres et une vie d'exil ? Lorsque j'ai été contrainte de partir, je n'ai préparé que quelques affaires, ne doutant pas un instant que je serais vite de retour pour me jeter à corps perdu dans la reconstruction de mon pays. J'ai alors fait venir mes filles à Doha. Le gouvernement qatari avait donné son accord pour monter des camps de base destinés aux réfugiés qui seraient ensuite déplacés ailleurs.

Après Doha, j'ai passé plusieurs mois à Genève, et je me trouve actuellement au Royaume-Uni, dans un refuge temporaire. On m'a promis une maison, où je résiderai avec mes filles jusqu'à ce que je puisse rentrer chez moi. Je passe au moins les trois quarts de mes journées en ligne avec des gens en Afghanistan : des filles privées d'école, des enseignants qui n'ont plus de travail, de jeunes hommes qui voient tout en noir, des hommes âgés dont les fils ont été des martyrs de la guerre contre les talibans et dont on estime désormais qu'ils ont sacrifié leur vie pour une cause perdue. Je suis tout à la fois en colère, malheureuse, exaspérée et frustrée. Ce qui est étrange, c'est que je ne m'étais jamais sentie découragée par quoi que ce soit lorsque j'étais en Afghanistan. Chaque revers, chaque difficulté que j'affrontais s'accompagnait d'un regain d'espoir et d'optimisme. Chaque obstacle surmonté me redonnait confiance et courage. Il fallait donc que je retente ma chance, que je travaille avec encore plus de détermination !

En mai 2023, sur WhatsApp, j'ai reçu un message envoyé depuis un village reculé de ma province. Il était accompagné d'une photo où, au milieu d'une foule de convives assis, on voyait une chaise vide sur laquelle était écrit mon nom. Un paysan donnait une réception pour le mariage de sa fille programmé durant les dernières années de la République. Il m'avait invitée, mais sachant que je ne pourrais pas y assister, il m'avait réservé une chaise. Même en mon absence, on manifestait ma présence.

Cette chaise vide à mon nom m'a bouleversée, et ce témoignage d'amour a empli tout mon être du vœu de retourner là-bas. Comment moi, une enfant non désirée, une charge pour ma mère veuve, en suis-je arrivée à être aimée à ce point par des gens ordinaires qui m'invitent aux événements les plus importants de leurs vies, ne serait-ce que sous la forme d'une chaise vide à mon nom ?

Il faut que je vous raconte mon histoire. Je dois bien cela à celles et ceux qui ont voté pour moi, qui ont fait confiance à mon dévouement, à ma volonté de me battre pour donner le meilleur de moi-même. Je le dois aussi à mes filles, que j'ai chéries et négligées en même temps. Je le dois à toutes celles à qui on refuse aujourd'hui la scolarisation au-delà du primaire et qui regardent les portes closes des écoles avec tristesse. Je le dois aux routes et aux ponts que j'ai fait construire pour faciliter les liens, le commerce et l'efficacité des soins. Ces routes qui servent aujourd'hui à acheminer les munitions des talibans. Je le dois enfin à moi-même, afin de comprendre les combats que j'ai entrepris, pour survivre quand j'étais enfant, apprendre quand j'étais adolescente, m'adapter à chaque nouvelle école durant toute ma jeunesse, et enfin, en tant qu'activiste, appréhender mon pays déchiré par la guerre et élaborer des stratégies pour soulager ses plaies béantes. Il me faut analyser comment j'en suis venue à la politique pour devenir porte-parole des sans-voix. Je dois revivre les moments où chaque échec est devenu une raison

de poursuivre mon combat contre le patriarcat, l'injustice et la discrimination. Je dois le faire pour mesurer la distance parcourue et prévoir ce qui m'attend.

On a beaucoup écrit sur l'Afghanistan, en particulier sur ses femmes et ses filles. Hélas ! c'est rarement une Afghane qui tenait la plume.

D'un début de carrière à travailler auprès des groupes les plus vulnérables, les personnes déplacées à l'intérieur du pays ainsi que les femmes et enfants dans le besoin, en passant par une mission d'agent de protection de l'enfance pour l'Unicef, je suis devenue l'une des premières femmes à briguer une fonction publique en tant que vice-présidente du Parlement. À dire vrai, c'est l'un des souvenirs qui me vient immédiatement à l'esprit tant je suis fière d'avoir occupé cette fonction, mais aussi du combat que j'ai mené pour l'obtenir et la conserver. Alors que la guerre faisait rage, mon engagement n'a fait que croître. Avec l'élection d'une nouvelle administration aux États-Unis en 2016 et les concessions aux talibans, qui ont fait courir de nouveaux risques aux Afghans en général et aux filles et aux femmes en particulier, je suis devenue une leader sur la scène internationale. Depuis les salles du palais présidentiel à Kaboul jusqu'à la table des négociations au Qatar, j'étais présente pour me battre au nom des individus les plus marginalisés de notre pays.

Mais ce n'est là que la partie émergée de mon histoire. Ces mémoires donnent à découvrir l'Afghanistan que l'on nous cache. Ce récit à la première personne est celui d'une femme qui était présente lorsqu'ont été prises les décisions au sujet de « la guerre éternelle » qui a captivé le monde et rythmé quasiment toute ma vie.

On ne risque pas de manquer de livres traitant du retrait catastrophique de l'armée américaine ou de la décision d'Ashraf Ghani d'abandonner lâchement son peuple. Nul doute qu'on trouvera également des ouvrages pour raconter

à quel point il est horrible d'être une fille ou une femme dans mon pays. Mais le récit que vous tenez entre vos mains est raconté d'un point de vue bien précis : celui d'une témoin qui était souvent la seule femme présente. Personne n'a eu voix au chapitre comme moi – ni eu de cible plus grosse dans le dos. Quelque chose de vital se perdra si je ne saisis pas l'occasion de partager cette histoire à nulle autre pareille, des coulisses du pouvoir aux moments de profonde vulnérabilité, des célébrations nationales à ma captivité juste après la chute de Kaboul en août 2021.

Les clichés au sujet des femmes afghanes sont désormais éculés et inadaptés. Il est grand temps de dire la vérité, de rétablir la chronologie des faits et de construire un autre récit. Ainsi, quand les forces démocratiques et humanitaires auront repris l'Afghanistan, nous pourrons, à partir de cette histoire, aller de l'avant.

1

SURVIVRE À TOUTES SORTES DE GUERRES

Toutes les femmes détestent la guerre. À titre personnel, je l'exècre. Les guerres entre pays voisins peuvent à la rigueur passer pour des différends frontaliers, et celles contre des envahisseurs coloniaux ont au moins la légitimité d'être menées au nom du patriotisme et de la nation. Mais je n'ai jamais réussi à comprendre les guerres civiles. Si les morts sont issus de son propre peuple, alors c'est contre soi-même que l'on se bat ! À quoi bon faire du mal aux gens que l'on aspire à gouverner ? Quel que soit le type de guerre, les femmes souffrent. Mais les pires blessures qu'on peut leur infliger se produisent durant les guerres civiles, lorsque des visages connus revêtent soudain des masques et que les relations cordiales virent à l'inimitié. Je suis une femme qui a survécu à une longue guerre civile inutile, qui a éclaté durant ma prime jeunesse, puis a perduré quand j'étais adolescente et durant mes années d'études.

Opposant dès 1992 au gouvernement du Pr Rabbani et du commandant Massoud, Gulbuddin Hekmatyar a été l'un des personnages clés de la guerre civile qui a fait 60 000 morts rien qu'à Kaboul. La capitale, où je vivais, n'était plus qu'une ville détruite, jonchée de gravats. Des maisons ont été rasées sous mes yeux. Depuis mon balcon,

j'ai vu une roquette lancée sur la bibliothèque de mon école, l'Afshar High School. On voyait de la fumée en sortir. Kaboul se faisait détruire sous nos yeux, alors que rien ne le justifiait. C'était l'œuvre de groupes djihadistes qui avaient combattu contre l'occupation soviétique. Ils étaient pourtant parvenus à leurs fins. Les Russes étaient partis. Le début des années 1990 aurait dû être le temps de la reconstruction des bâtiments, du corps social et du lien entre les habitants, le moment de la réconciliation. Mais ce fut une période de conflits et d'affrontements entre différents groupes, qui a conduit à une véritable guerre civile.

Le Pr Burhanuddin Rabbani était président et Massoud, ministre de la Défense. Le gouvernement était hébergé au palais, mais les quartiers de Kaboul étaient contrôlés par différents leaders ethniques ; les Hazaras, les Ouzbeks, les Pachtouns et les Tadjiks avaient leurs propres camps militaires. Même quand chacun se trouvait dans sa base, un conflit risquait toujours d'éclater. De temps à autre, ils s'entendaient sur un cessez-le-feu, mais il n'y avait aucune garantie qu'il dure. Le conflit reprenait toujours à la première occasion.

C'est à cette époque que la communauté internationale a livré l'Afghanistan à elle-même. Les Nations unies avaient gardé un petit bureau, mais toutes les autres agences qui en dépendaient ainsi que les ambassades étrangères avaient quitté le pays. L'Union soviétique avait été vaincue, la Guerre froide avait pris fin – le reste du monde a décidé qu'il avait fait son travail, et n'a eu aucun problème à oublier l'Afghanistan.

Les massacres planifiés via des tirs de roquettes alternaient avec des assassinats ciblés. En Afghanistan, beaucoup de gens se souviennent du meurtre du journaliste de la BBC Mirwais Jalil. À cette époque, la BBC était la seule chaîne d'information permettant à la population de

s'informer sur les événements en cours. Nous n'avions pas accès aux réseaux sociaux ni même à Internet, et les gens attendaient les reportages de Mirwais Jalil en direct de la ligne de front pour savoir quel camp avait gagné du terrain. On dit qu'Hekmatyar serait responsable de sa mort. Car il a été assassiné, et certainement pas tué par un tir de roquette ou sur un champ de bataille. Il faisait des reportages sur la guerre, il établissait les faits et les chiffres, attribuant leurs responsabilités aux groupes et aux individus, et il analysait les dernières attaques. Chaque jour, des gens étaient tués et Mirwais Jalil incarnait le journalisme de guerre. Je n'étais qu'en classe de troisième, mais je me souviens encore que tout le monde l'adorait. Quand il a été tué, c'était comme si on avait privé la population de sa seule source d'information fiable. Nous avons longuement porté son deuil.

La deuxième personne dont nous avons porté le deuil était poète. Qahar Assey écrivait sur le pays, la terre, les gens. Des textes débordant d'émotion et d'amour de la patrie, pleins d'espoir et de paix. Certains chanteurs mettaient ses œuvres en musique et les interprétaient. Parmi eux, on en trouve un très connu appelé Farhad Darya, qui vit désormais aux États-Unis. Qahar Assey a été tué par les éclats d'obus d'une roquette lancée par les hommes d'Hekmatyar. Quelle perte immense ! Tout le monde a pleuré à la fois sa personne et tout ce que la vie ne lui a pas laissé le temps d'écrire.

L'époque était sinistre, et lorsque je songe à ce temps-là, je ressens encore un affreux pincement au cœur. Mais je dois absolument m'en souvenir, car c'est ce qui forme la toile de fond des événements actuels.

L'électricité était débranchée, l'eau coupée. Pour la vie quotidienne, on ne pouvait plus compter sur les services publics. Il fallait tout faire par soi-même. Quand les hivers étaient rudes, dans les appartements des beaux et solides bâtiments construits par les Russes – qui tiennent encore debout à l'heure actuelle –, les occupants devaient

s'organiser pour assurer leurs propres systèmes électriques et de chauffage. Nous vivions alors dans un de ces immeubles, parce que la zone où nous résidions habituellement se trouvait sous la ligne de feu de l'ennemi. Ces constructions étaient résistantes, avec des murs en béton épais. Dans les maisons traditionnelles, il y avait des cheminées où l'on pouvait brûler du bois dans un poêle ouvert appelé un *bukhari*. Un luxe impensable dans un tel appartement.

C'est fou les ressources nationales que l'on a détruites durant la guerre civile ! Il y avait un institut polytechnique construit par les Russes, qui disposait d'une faculté technique et d'ingénierie, ainsi que d'une bibliothèque. C'était un très beau bâtiment qui incarnait la ville de Kaboul durant les périodes de paix, mais il a été rasé. Quand les moudjahidin sont arrivés au pouvoir en 1992, nous avons connu une relative stabilité pendant environ trois mois, puis la guerre civile a débuté. En 1993, une coalition d'opposition au gouvernement s'est créée avec Hekmatyar et Dostom, bien que Dostom soit issu de la gauche radicale et Hekmatyar, un islamiste. C'est à ce moment-là que les talibans, profitant du chaos provoqué par la guerre civile, ont commencé à émerger à Kandahar. Ils ont vite gagné du terrain, pour deux raisons : les gens en avaient assez de la guerre, et on se méprenait au sujet des talibans. Certains croyaient qu'ils incarnaient les derniers communistes, ce qui a amené de nombreuses personnes à soutenir cette idéologie et ce régime. D'autres insistaient sur le fait qu'il s'agissait de « talibans », c'est-à-dire de gens qui étudiaient la religion et représentaient peut-être l'islam authentique. Ils leur faisaient confiance parce qu'ils pensaient qu'en tant qu'élèves d'une *madrasa*, ou école coranique, ils connaissaient vraisemblablement bien l'islam. Mais surtout, les gens étaient fatigués de la guerre. Les talibans ont tiré avantage de la situation pour s'étendre et occuper essentiellement des provinces du sud et de l'est.

La maison de famille où j'ai grandi est située dans un très bel endroit, au sommet d'une colline, avec vue sur la ville de Kaboul. C'est une vieille bâtisse, grande et toute en longueur, en face de l'hôtel Intercontinental, avec une grande montagne derrière elle. Je m'y suis toujours sentie chez moi. Avec la guerre, elle s'est en quelque sorte retrouvée en première ligne, et il n'était plus possible d'y vivre. Lorsque j'avais trois ans, ma mère et moi avons donc emménagé chez mon frère qui vivait dans un quatre-pièces dans le quartier de Macroryan. Ma mère a pleuré parce que c'était la troisième fois de sa vie qu'elle devait tout laisser derrière elle et repartir de zéro. L'un de mes frères, Muqimulrahan, avait été tué un an auparavant dans cette même maison. Il étudiait le droit et les sciences politiques, c'était un grand sportif – il était ceinture noire de karaté. Les anciens l'appréciaient et les jeunes l'admiraient. On n'a jamais su qui l'avait tué.

Il avait un chien que ma mère gardait en sa mémoire. Pour déménager dans l'appartement de mon autre frère, il nous fallait laisser le chien sur place. Ma mère prévoyait de revenir tous les jours pour le nourrir, malgré les affrontements violents qui éclataient de partout. Nous étions affairés à quitter notre maison quand un groupe armé a fait irruption et a commencé à ouvrir les cartons, balançant les objets dans tous les sens. Ils ont pris mes vêtements tout neufs, que je n'avais même pas eu l'occasion de porter. Ils ont demandé à ma mère de leur donner ses bijoux et son argent. Quand elle a répondu qu'elle n'en avait pas, ils se sont dit qu'elle les avait cachés, et ils ont déchiré les canapés, les coussins et les matelas. Puis ils sont allés dans la cour où ils ont vu le chien de mon frère. Ma mère les a suppliés de ne pas lui faire de mal, mais ils l'ont abattu, malgré ma mère qui criait que c'était la deuxième fois qu'on tuait son fils.

J'ai revécu cette scène lorsque les groupes djihadistes partis en guerre contre les Russes et le gouvernement qui

les soutenait sont venus dans notre maison pour réclamer de l'argent et des armes – mon père avait été tué lors d'une mission pour négocier et faire la paix avec les moudjahidin. Ils ont agressé ma mère et ma sœur physiquement, pour essayer de les forcer à révéler à quel endroit étaient cachés ses armes – le Parlement employait mon père pour assurer sa sécurité –, son or et son argent. Un nouveau groupe djihadiste avec les mêmes exigences a pillé et détruit la maison.

Dès qu'on a pu, on a couru vers la rue principale où se trouvait un grand poste de contrôle placé sous la responsabilité des soldats d'un commandant local très connu, Mulla Izzat. Un échange de coups de feu nous a contraintes à nous cacher derrière un arbre en attendant la fin de l'affrontement. Un groupe de femmes est arrivé en courant pour rejoindre Takia Khaana, lieu de culte chiite, dans la région d'Afshar, à l'ouest de Kaboul. Aux seuls traits de leurs visages, on pouvait dire qu'elles étaient hazaras[1]. J'ai vu deux filles conduites de force à l'intérieur du poste de contrôle et en ressortir au bout de quelques minutes en pleurant et suppliant qu'on les tue. Avaient-elles été violées ? Le viol et l'exploitation du corps des femmes sont désormais des crimes de guerre courants. Le combat a cessé un moment, et nous avons couru jusqu'au poste de contrôle suivant, avant de rejoindre la maison de mon frère. En chemin, dans le quartier de Macroyan, on a aperçu beaucoup de cadavres. J'ai vu des gens mourir sous mes yeux, fauchés par des balles qui nous avaient frôlées, ma mère et moi, quelques secondes plus tôt. Mais fuir le pays n'était pas dans nos projets. Aucun d'entre nous n'avait jamais imaginé quitter l'Afghanistan.

1. Minorité ethnique vivant principalement dans le centre de l'Afghanistan, au Pakistan et en Iran.

Nous vivions au cinquième étage. Il n'y avait ni électricité ni eau courante, il fallait donc aller chercher l'eau à la fontaine publique. Un jour, ma belle-sœur et moi étions occupées à faire la lessive. Comme je prenais les vêtements pour les faire sécher sur le balcon, j'ai jeté un œil dans la rue, et j'y ai vu un jeune homme et une femme qui tenait un bébé dans ses bras. J'ai alors entendu un tir de roquette. On s'est tous précipités dans le couloir ; dans une maison, c'est la zone la plus sûre, puisqu'elle est protégée par plusieurs murs. La roquette est tombée à environ 500 mètres de notre immeuble. Nos fenêtres, nos portes se sont retrouvées pulvérisées, et les éclats de verre des vitres ont réduit tous les rideaux en lambeaux. Cinq minutes après, quand la fumée a commencé à se dissiper, on est allés au balcon pour voir où était tombée la roquette. Allongée dans les décombres, il y avait la femme que j'avais vue marcher quelques minutes plus tôt, avec son bébé. On a couru pieds nus pour aller l'aider. Jamais de ma vie je n'ai assisté à une scène aussi horrible. Le bébé était encore vivant, mais sa mère était morte ; elle avait reçu un éclat d'obus entre la tête et le cou. Et le bébé se nourrissait encore à son sein – le sein d'un cadavre ! On pouvait voir le sang couler depuis son cou vers sa poitrine et le bébé buvait donc aussi son sang. L'homme criait. Il était évidemment dévasté, mais cela ne servait à rien de conduire sa femme à l'hôpital. Me remémorer cet épisode me bouleverse encore.

Voilà ce à quoi ressemblait la vie. Des amis de longue date, des connaissances, des proches mourraient en l'espace d'un instant. On n'était sûrs de rien. On ne pouvait compter sur rien, si ce n'est sur ce bain de sang incessant et l'inexorable souffrance de mon peuple, qui ne cessait de croître.

J'ai survécu à tous ces éclats d'obus qui tuaient hommes, femmes et enfants sous mes yeux. Je ne suis pas une exception. Je me suis simplement trouvée au bon endroit au bon moment.

Et puis, j'avais mes cours d'anglais pour m'aider à tenir. Comme le quartier de Macroryan était une zone de guerre, il n'y avait pas d'établissement scolaire près de chez moi. Pour me rendre à Khair Khāna, je devais parcourir une sacrée distance et changer de bus à deux ou trois reprises, mais le plus souvent il n'y avait pas de transports en commun. Il me fallait donc marcher. Je me souviens des fois où, alors que je faisais le trajet à pied, un combat éclatait ou une roquette était tirée à deux pas. Je me cachais derrière des arbres, que parfois une roquette coupait en deux pour atterrir à quelques mètres de moi. Mais mon désir d'apprendre me poussait à assister aux cours. L'anglais était la seule matière encore enseignée. La dernière année d'école que j'ai suivie a été la classe de terminale, mais la guerre civile y a mis un terme.

Kaboul avait des airs lugubres, il n'y avait plus aucun éclairage public, mais des tas de briques et de gravats partout et souvent des corps qui jonchaient la route juste après un tir de roquette. On voyait aussi les gens qui cherchaient à aider les blessés ou à réconforter les proches des victimes.

Comme les choses ont changé ! Il y a trente ans, tant que vous n'étiez pas sur le champ de bataille, la population garantissait votre sécurité. Les citoyens ordinaires n'étaient ni agressifs ni désagréables. La seule fois où je me suis inquiétée, c'est quand je me suis retrouvée coincée entre deux groupes en guerre, les partis Wahdat et Jamiat, dans la zone Deh Mazang de Kaboul. Bien malin qui aurait pu dire ce qui allait se produire ! Mais loin des champs de bataille, on avait le sentiment d'être protégés. L'ambiance était à la camaraderie, car nous étions tous dans le même bateau !

Un jour, je suis rentrée très tard de mon cours d'anglais. Il faisait nuit, je marchais, apeurée. Aucun taxi ne s'arrêtait, ils s'imaginaient probablement que je faisais du stop. En désespoir de cause, j'ai demandé à un jeune homme s'il voulait bien héler un taxi pour moi. Il en a arrêté un et

m'a suivie quand je suis montée à bord. J'étais inquiète, parce que je n'étais pas sûre de ses intentions. Mais il m'a ramenée jusqu'à Macroryan à partir de Shahr-e-Naw, place Haji Yaqub, a réglé sa course au taxi et m'a déposée devant ma porte en me disant : « Maintenant, rentrez chez vous. J'ai fait mon devoir. » Il faisait si noir que j'avais du mal à reconnaître qui que ce soit. Seule la silhouette de ma mère, habillée en burqa, était identifiable de loin parce que pour moi, c'était la seule femme qui avait l'air si belle en burqa. Je n'étais peut-être pas très objective. Elle était au rez-de-chaussée, et quand elle m'a vue, la première chose qu'elle a dite, c'est : « Si ce cours d'anglais doit faire de toi la présidente, je n'ai pas envie que tu sois présidente. Je préfère que tu restes en vie. » On est rentrées à la maison sans dire un mot, ce qui n'augurait rien de bon. Cela signifiait que toute la famille était très en colère. Mes frères et sœurs pressaient ma mère de questions : « Pourquoi la laisses-tu y aller ? Ce qui compte le plus, c'est sa sécurité et sa protection, pas qu'elle sache parler anglais. » C'est ma mère qui portait tout ce fardeau. Pour donner le change, elle avait développé une technique particulière. Elle se montrait dure envers moi, me réprimandait, ne m'adressait plus la parole. Mais au bout de quelques heures, elle me disait : « Va à ton cours, continue à apprendre l'anglais, parce qu'un jour, tu seras quelqu'un. »

Pour une femme ou une fille, « être » relevait d'un combat. Mais on pouvait se battre. Dans la bouche de ma mère, le mot « quelqu'un » était un signe d'amour, mais aussi un appel à la responsabilité. Il signifiait que ma mère croyait en moi, qu'elle ne doutait pas de mes capacités. Sa confiance participait de mon assurance, m'incitait à devenir « quelqu'un ». Et l'incertitude de ce que ma mère entendait par « quelqu'un » me poussait à m'accrocher.

2

UNE TRAJECTOIRE POLITIQUE

La démocratie est séduisante. Elle contient la promesse de donner à chacun son mot à dire. Dans une société qui a connu plusieurs guerres civiles, une violente anarchie et des troubles ethniques, la démocratie offre un moyen pacifique d'exprimer son opinion. Elle donne du pouvoir à tous sans être synonyme de destruction.

C'est en 2004 que se sont tenues les premières élections présidentielles après plusieurs décennies de guerre. À l'issue de ces élections, le président Karzaï a été élu. Il y avait alors tant d'espoir, tant d'optimisme ! L'année 2005 a été historique à bien des égards. Nous étions à la mi-juin. Je me trouvais à Baghlan, une région très reculée du nord-est, et je surveillais la mise en œuvre d'un projet que m'avait confié l'Unicef, visant à protéger et réadapter les enfants à la vie courante. Près de 20 000 jeunes enfants avaient officiellement travaillé pour différents commandants et groupes militaires en tant que *chanta wardar*[2], porteur, cuisinier, garde du corps, etc. Ils étaient privés de toute éducation et de la moindre chance de s'en sortir. À l'Unicef, nous leur donnions l'occasion de réintégrer la société.

2. Enfants soldats utilisés par les commandants pour porter leurs armes.

Il devait être 21 h 30 et j'étais déjà couchée quand j'ai reçu un appel téléphonique d'un commandant de l'armée d'une autre province. J'avais travaillé avec lui pour identifier et réhabiliter des enfants-soldats. C'était le général Shah Jahan. Il sera tué en même temps que le général Daud Daud lors d'une explosion en 2011 à Taloqan, dans la province de Takhar. Faute de pouvoir identifier les auteurs du crime, la justice ne sera d'ailleurs jamais saisie.

Quand je lui ai dit que je me trouvais dans un gîte au fin fond d'un village, il n'a pas pu cacher son exaspération : « Pourquoi vous cantonnez-vous à ce type de travail ? C'est à la portée de n'importe qui ! Avec vos qualités de leadership, vous devriez vous présenter au Parlement. Vous seriez une bonne représentante pour nos épouses, nos filles et nos sœurs. Vous avez le potentiel pour faire quelque chose de grand. » C'est ce que ma mère me disait toujours lorsqu'elle souhaitait réaffirmer la confiance qu'elle m'accordait. Mais cette soirée suivait une dure journée de travail, durant laquelle j'avais arpenté des zones dangereuses pour rejoindre des centres de réhabilitation où je n'avais cessé d'échanger avec les familles des enfants qui venaient d'être réintégrés à la vie civile. J'avais envie de me reposer. Je l'ai remercié, en ajoutant que j'allais y réfléchir.

Lorsqu'il avait évoqué quelque chose de grand, ma capacité à être quelqu'un, le commandant avait mis le doigt sur ce que je recherchais. Ses mots ont dû trouver un terreau fertile sous mon crâne. Je ne m'étais jamais intéressée à la politique. Elle m'avait pris mon père, mon mari et mes frères. Je voulais me concentrer sur mon métier, sans jamais m'aventurer sur un terrain que je savais miné, au sens propre comme figuré. Cet appel téléphonique avait fait germer une graine qui commençait à s'enraciner dans mon esprit. De retour à Kaboul, j'ai débattu avec moi-même. Après mes longues journées de travail pour l'Unicef, j'allumais la radio pour écouter les dernières

nouvelles. C'est une vieille habitude bien ancrée que j'ai conservée, même au Royaume-Uni. Grâce aux progrès de la technologie, je continue de me réveiller au son du bulletin radiophonique de la BBC ou d'Azadi Radio. À l'époque, ces stations annonçaient généralement de bonnes nouvelles, ce qui était motivant et reflétait les avancées en Afghanistan. Désormais, les informations du pays et même du reste du monde ne traitent que d'éliminations, d'injustice et de guerres.

Un bulletin était consacré aux élections parlementaires à venir en septembre 2005. Nous étions en mai, il ne restait plus que quelques mois. La politique est comme un océan : une fois qu'on a mis le pied dedans, on a du mal à faire machine arrière et à ne pas plonger tête la première. Je le savais déjà à l'époque. Ne devais-je pas d'abord essayer de régler certains problèmes qui se posaient dans les affaires publiques et inaugurer une nouvelle ère pour le pays ? J'avais encore un peu de temps devant moi. Après y avoir réfléchi jusque tard dans la nuit, j'ai décidé de me porter candidate au Parlement. J'ai appelé ma sœur, son mari et ma grande sœur pour les inviter à déjeuner le lendemain. Ces deux femmes de ma famille étaient mes premières consultantes, et j'avais besoin du soutien des hommes. Mon beau-frère est aussi mon cousin et nous étions assez proches. Ils vivaient ensemble avec ma sœur et leurs enfants, ce qui est toujours le cas. Mais j'avais besoin que lui me fasse une analyse de la situation. Autour d'une simple chorba, je leur ai dit que je me portais candidate au Parlement. Je savais que l'un de mes demi-frères avait lui aussi l'intention de se présenter. Il était chef de notre district dans notre province du Badakhchan depuis plusieurs années, un pouvoir qu'il exerçait avec autorité et dynamisme. La Constitution garantissait un quota de participation de 25 % de femmes au Parlement au titre de la discrimination positive. C'était une précaution face à la misogynie et une compensation